

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 43 (1993)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

Les Homélies Clémentines. Traduit du grec, introduit et annoté par André Siouville, préface de Christian Jambet, Lagrasse, Verdier, 1991, 417 p.

Histoire de la théologie

Parue en 1935 à Paris, cette première et unique traduction des *Homélies Clémentines* était devenue introuvable, au grand dam des chercheurs. Cette réédition est donc la bienvenue, dans l'attente de mieux, c'est-à-dire d'un travail qui soit plus précis dans sa traduction et plus au fait de toutes les recherches importantes qui ont été faites dans le domaine du judéo-christianisme depuis lors. La nouvelle préface de Christian Jambet, dans la perspective qui est la sienne, comme disciple d'Henry Corbin, resitue avec à-propos, dans le contexte philosophique et spirituel des trois familles monothéistes, le thème si actuel des *Homélies Clémentines* qui révèlent en effet l'existence d'un authentique courant judéo-chrétien, placé sous l'autorité de Clément de Rome et fidèle aux apôtres Jacques et Pierre. «Le fait historique du judéo-christianisme ne nous conforte pas dans l'idée d'une harmonie préétablie du judaïsme et du christianisme, mais nous invite au contraire à nous demander comment des hommes ont pu se reconnaître dans la révélation messianique du Christ Jésus, et ne point rejeter le cœur vivant du judaïsme. Ce qui servait de principe d'explication devient l'objet à comprendre» (cf. p. IX).

JEAN BOREL

MICHEL COUNE, o.s.b. (éd.), *Grâce de la Transfiguration d'après les Pères de l'Occident.* Textes présentés par Dom Michel Coune (Vie Monastique 24), Bégrolle-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1990, 293 p.

Après avoir publié *Joie de la Transfiguration* (1985) qui rassemblait autour du thème de la transfiguration un ensemble de textes exégétiques et homilétiques des Pères orientaux, Dom Michel Coune offre ici le second volet de ses recherches par un recueil regroupant autour du même thème les sermons les plus représentatifs des Pères de l'Occident. C'est dans le *Contra Marcionem* de Tertullien que nous trouvons le texte latin le plus ancien à propos de la transfiguration de Jésus, et c'est l'occasion d'un commentaire vivant qui présente déjà une riche réflexion christologique. A sa suite, Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan, Jérôme, Chromace d'Aquilée, Augustin et Léon le Grand se sont penchés sur les significations théologiques et spirituelles de ce récit merveilleux. Il faut attendre alors le VIII^e siècle pour voir ressurgir, sous la plume de Bède le Vénérable et Ambroise Autpert, deux méditations importantes à ce sujet. Plusieurs textes remarquables du célèbre Abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, sont aussi traduits pour la première fois en langue française, avec ceux de Hervé de Bourg-Dieu, Pierre de Celle, Adam de Perseigne et Bernard de Clairvaux. Nous sommes au XII^e siècle, et c'est à l'Ecole mystique des victorins que nous convie la synthèse spirituelle de Maître Achard sur les neuf trans-

figurations de notre Seigneur. Raoul Ardent, Pierre de Blois et Innocent III sont enfin les témoins de l'âge scolaire et analysent de manière structurée les raisons de la transfiguration et les différents aspects du mystère de Jésus. Si les Pères orientaux ont beaucoup parlé de la lumière théologique et des possibilités de sa vision exceptionnelle par les hesychastes en prière, les Pères occidentaux ont le plus souvent parlé de la grâce, et d'une grâce multiforme sanctifiant celui qui y participe. Il est à souhaiter qu'un jour l'Eglise d'Orient, fidèle à son héritage, et l'Eglise d'Occident, fière du sien, se retrouvent dans un même émerveillement, terrassées, comme le furent les trois premiers témoins, devant le rayonnement insoutenable de la Lumière du Christ.

JEAN BOREL

ENDRE VON IVANKA, *Plato Christianus. La réception critique du platonisme chez les Pères de l'Eglise*, traduit de l'allemand par E. Kessler, révisé par R. Brague et J. Y. Lacoste, Paris, PUF, 1991, 470 p.

Le développement que connaissent aujourd'hui les études de théologie historique patristiques et médiévales et le renouveau qui surgit un peu partout de l'intérêt du discours théologique suscitent heureusement la traduction d'ouvrages importants. *Plato Christianus* en est un. Dès sa première édition allemande, en 1964, à Einsiedeln, il devint rapidement un classique du genre. Il rassemblait, en effet, en un ensemble savamment structuré, les meilleurs essais du célèbre professeur hongrois, parus entre 1936 et 1960, sur un thème qui avait déjà fait couler beaucoup d'encre, celui de l'intégration du message chrétien en milieu grec, par la réutilisation de tout un lexique philosophique d'origine platonicienne. Même si, depuis le XIII^e siècle, nous sommes habitués aux références aristotéliciennes comme arrière-fond obligé des orientations de la doctrine officielle de l'Eglise latine, il ne faut jamais oublier que, jusque-là, ce fut le plus souvent le moyen- et néo-platonisme qui avaient donné aux chrétiens un certain nombre de concepts clés. Avec autant de perspicacité que de nuances, Endre von Ivanka montre comment «la réception de schémas de pensée et de concepts directeurs platoniciens dans la pensée chrétienne a, dans chaque cas, déployé ses effets, quelles transformations et réinterprétation elle a requises, quels avantages elle a représentés pour la formulation des vérités de base du christianisme, et de quels dangers de déformation elle était grosse». Le présent volume tente de faire la somme de toutes ces investigations de détail, de les replacer dans un contexte plus vaste et de les concevoir comme les étapes d'une longue histoire dont l'enjeu est encore vivant de nos jours dans le dialogue entre l'Orient et l'Occident chrétiens. Partant de l'explication des bases essentielles du platonisme et interrogant tour à tour les œuvres capitales d'Origène, Grégoire de Nysse, Augustin, Denys, Maxime, Grégoire Palamas et des principales écoles médiévales occidentales, l'auteur nous fait magistralement pénétrer dans tous les processus d'appropriation et de confrontation, de transformation et de mise à distance que ces maîtres ont su mettre en œuvre, dans leur désir de fidélité et leur discernement. Par définition, un débat de ce genre n'est jamais clos. S'il peut conduire d'abord à dépasser les oppositions banales, apologétiques ou polémiques, il servira à toujours mieux comprendre et apprécier les héritages hétérogènes dont nous vivons et à accepter que ce pluralisme et cette tension sont essentiels à la condition humaine.

JEAN BOREL

ADALBERT DE VOGÜÉ, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'antiquité* (Patrimoine), Paris, Cerf, 1991, 488 p.

Par cette passionnante et originale présentation systématique des tout premiers écrits spécifiques décrivant la vie réelle et l'image idéale des moines à leur début, nous sommes plongés dans l'ambiance spirituelle des Pères du Désert dont l'existence fut exclusivement vouée à la quête de Dieu et à l'imitation du Christ, et dont l'exemple n'a cessé de marquer, jusqu'à nos jours, toute vocation monastique authentique. Nul n'était mieux préparé à nous ouvrir à l'intelligence de ces textes que le Père Adalbert de Vogüé, spécialiste mondialement connu par la qualité de ses recherches et de ses travaux sur les règles et la spiritualité du monachisme latin ancien et, de surcroît, moine lui-même engagé dans la vie bénédictine la plus traditionnelle. Ce n'est donc pas à une histoire événementielle des origines du monachisme que l'auteur nous invite, ni à une histoire de la littérature monastique en tant que telle, mais bien plutôt, et c'est là justement son intérêt, à une réflexion méthodique et profonde sur les diverses représentations, admiratives ou critiques, que l'on a faites, dans l'antiquité, du moine et dont témoignent les récits que la tradition nous laisse. La *Vie de saint Antoine* et les *Lettres de saint Jérôme* occupent naturellement la première place dans ce premier volume, et nous font pénétrer dans les réalités les plus concrètes et quotidiennes de l'existence des moines du désert: le travail manuel, les veilles et les jeûnes, l'accueil des autres, les combats et les grâces de leur vie de prière continue. Et l'auteur souligne, avec autant d'insistance que de raison, que l'audition ou la lecture de la parole divine, que tous cherchaient à mémoriser par le cœur, n'était pas une observance parmi d'autres, mais le fondement et le ressort majeur de tous leurs actes héroïques ou secrets.

JEAN BOREL

SEBASTIAN BROCK, *L'Œil de Lumière. La vision spirituelle de saint Ephrem*, suivi de: *La Harpe de L'Esprit, florilège de poèmes de saint Ephrem*. Traduit de l'anglais et du syriaque par Didier Rance. Préface de Dom Louis Leloir (Spiritualité orientale 50), Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1991, 368 p.

Cet ouvrage est le résultat d'un double travail: celui d'une longue fréquentation de l'œuvre poétique d'Ephrem, et celui d'une heureuse collaboration entre deux spécialistes de la spiritualité syrienne et de ses modes d'expression. En effet, pour approcher la poésie et la prose du fameux Diacre d'Ederesse, reconnu très tôt Docteur de l'Eglise universelle, il faut tout à la fois se mouvoir dans l'héritage des trois cultures mésopotamienne, juive et grecque et être sensible aux domaines de la théologie et de la mystique, de la cosmologie et du symbolisme, de la Bible et de la liturgie poétique, car personne, à la période patristique, ne les a aussi bien harmonisés que lui. A vrai dire, c'est par le biais de la liturgie, comme réponse humaine à la Parole divine, qu'Ephrem a formé l'âme syro-orientale et l'a incarnée à son plus haut degré, car plusieurs de ses plus célèbres compositions ont trouvé dans le culte leur principal lieu de méditation orante. Dans un premier chapitre, S. Brock situe son auteur comme point de rencontre entre l'Orient et l'Occident et donne quelque éclairage méthodologique sur son étude. Puis il dispose en six autres chapitres le fruit de ses recherches sur la vision spirituelle de saint Ephrem, son idéal de sainteté

et les différentes voies de progression intérieure par l'ascèse et la prière, la méditation des Ecritures et l'usage des sacrements et de la pénitence. Enfin, il nous introduit dans l'ambiance traditionnelle du monachisme d'origine syrienne, aussi structuré que diversifié, et dans le rayonnement duquel se dégage un sens très fort de l'homme responsable de la création tout entière et de l'humanité. Une parole de Grégoire de Nysse monte spontanément à la rencontre de celui qui fut surnommé «la Harpe de l'Esprit-Saint»: «Les concepts font des idoles de Dieu». C'est pourquoi, c'est par le langage poétique allusif qu'Ephrem a voulu lui rendre gloire. — La deuxième partie du livre est consacrée à l'excellente traduction française que Didier Rance a faite d'un choix important de poèmes, propres à illustrer l'étude qui précède, et qui fait de ce volume l'une des meilleures introductions actuelles à Ephrem le Syrien.

JEAN BOREL

AGOSTINO CLERICI, *La correzione fraterna in s. Agostino* (Quaerere Deum, 7), Palermo, Augustinus, 1989, 122 p.

La correction fraternelle peut paraître, à première vue, une thématique tout à fait secondaire dans la pensée foisonnante de l'évêque d'Hippone; en lisant cet essai d'un jeune auteur italien (il est né en 1959), on s'aperçoit vite du contraire; en effet, on est plongé dans une ecclésiologie concrète, qui éclaire maints traits de la personnalité d'Augustin et nuance pas mal d'idées reçues. Clerici suit Augustin tout au long de la controverse manichéenne (II), dans la controverse donatiste (III), dans la controverse pélagienne (V), dans les menus épisodes quotidiens de la vie d'un prêtre et d'un évêque du IV^e siècle finissant et du début du V^e siècle, si travaillé (I). Deux autres chapitres ont une allure plus synthétique: Clerici propose quelques lignes générales qui caractérisent la correction fraternelle (charité, humilité, dialectique de l'autorité) autour d'un domaine sémantique typique: comme un père, comme un médecin (qu'on se rappelle le rôle du *Christus medicus* chez Augustin: VI), et il cerne avec beaucoup d'équilibre, à l'issue de la crise donatiste, la finalité de toute correction fraternelle dans la communauté ecclésiale (IV). Comme toujours dans cette collection, les renvois sont presque exclusivement textuels.

ALDO MODA

JEAN CHRYSOSTOME, *Trois Catéchèses Baptismales*. Introduction, texte critique, traduction et notes par A. Piédagnel, avec la collaboration de L. Doutreleau (Sources Chrétiennes, 366), Paris, Cerf, 1990, 288 p.

A ce jour, et tant que nous n'en retrouverons pas d'autres, la tradition nous laisse onze *catéchèses baptismales* de Jean Chrysostome, écrites de sa main et prononcées par lui-même dans la grande nuit du samedi saint au dimanche de Pâques à de nombreux catéchumènes qui avaient demandé de recevoir le sacrement du baptême. La première série de *huit catéchèses*, découverte par A. Wenger dans le manuscrit *Stavronikita 6* au Mont-Athos, a été publiée en 1957, par ses soins, dans

le cinquantième volume des *Sources Chrétiennes*. La seconde série de quatre catéchèses nous a été transmise par A. Papadopoulos-Kerameus qui les avait trouvées, en 1909, dans un homiliaire de la Bibliothèque Synodale de Moscou. Par une curieuse circonstance, la quatrième catéchèse de la seconde série, se trouvant déjà dans le manuscrit *Stavronikita 6*, avait été publiée en tant que troisième catéchèse de la première série. C'est pourquoi nous n'avons ici que les trois premières, restées inédites. C'est alors que Jean Chrysostome est prêtre à Antioche qu'il prononce ce cycle de prédications dont le double intérêt est, d'une part, la description des cérémonies de baptême dans cette ville à la fin du IV^e siècle, et d'autre part, la vigueur de l'argumentation biblique et spirituelle. Les rites essentiels que le Docteur de l'Eglise mentionne et commente sont les exorcismes, la renonciation à Satan et l'adhésion au Christ, l'onction prébaptismale, l'immersion sacramentelle, le baiser de paix et la communion eucharistique. Il est intéressant de noter les différences entre les deux séries de catéchèses, et notamment qu'il ne soit pas fait ici mention de la profession de foi, de la récitation du *Pater*, des vêtements blancs et de l'onction chrismale. C'est ce qu'aborde avec précision A. Piédagnel dans la remarquable introduction qui précède leur édition et leur traduction.

JEAN BOREL

GEOFFROY D'AUXERRE, *Entretien de Simon-Pierre avec Jésus*. Introduction, texte, traduction et annotation par Henri Rochais (*Sources Chrétiennes*, 364), Paris, Cerf, 1990, 328 p.

H. Rochais, coéditeur avec dom Jean Leclercq des œuvres de saint Bernard et auteur de nombreuses études sur le monde cistercien, nous livre ici un très beau texte de Geoffroy d'Auxerre, compagnon de saint Bernard. La tradition manuscrite, aussi bien qu'un certain nombre de chercheurs, ont d'ailleurs attribué ou du moins fortement associé cet *Entretien* à saint Bernard lui-même. Ce ne sont cependant là, selon H. Rochais, qu'hypothèses non fondées, et l'auteur en est bien Geoffroy, abbé d'Igny vers 1157-1162 et abbé de Clairvaux de 1162 à 1165. – Cet opuscule est une longue méditation sur *Mt* 19, 27-29 composée vers 1147-1148, et destinée à Henri de Pise, sous-diacre de l'Eglise de Rome, pour qu'il se convertisse. Ecrit avec subtilité et élégance, ce *plaidoyer* (prologue, 8-9) est moins une exégèse construite qu'une exhortation progressive à tout quitter pour suivre le Christ et recevoir le centuple promis. Mais Geoffroy n'appelle pas son interlocuteur à dédaigner le monde et à s'isoler des autres hommes. Son *Entretien* est dans le même temps un *plaidoyer* pour une responsabilisation accrue des clercs auxquels il reproche avec insistance de dédaigner les pauvres en affichant avec arrogance des richesses qu'ils ont acquises sans travailler. – Cette exhortation, qui sera d'ailleurs couronnée de succès puisque Henri de Pise entrera à Clairvaux dès 1148, est éditée à partir de huit manuscrits (choisis pour leur ancienneté parmi les quatre-vingt-six témoins répertoriés aux p. 14-17) et traduite avec élégance par H. Rochais. La vivacité et l'humour de Geoffroy sont souvent rendus avec bonheur. On pourra toutefois regretter certains choix de traduction. Etait-il par exemple inévitable de traduire de trois façons différentes la phrase *invenitur iniq[ue]itas eius ad odium* qui n'apparaît que quatre fois dans l'ensemble de l'œuvre et à intervalles très rapprochés (18, 4; 20, 7-8; 21, 11; 22, 15)? Les notes d'H. Rochais facilitent utilement la lecture et indiquent les parallèles littéraires repérés. En l'absence de *conspectus siglorum*, l'abréviation MGH SS

(chap. 38 n. 2) aurait cependant gagné à être éclaircie pour les non-spécialistes par un renvoi à la note 8 de la page 11 où elle est explicitée. – L'édition se conclut par trois index fort utiles (index biblique, index des sources non bibliques, index des mots latins), mais qui doivent être maniés avec prudence. Nous avons pu en effet, à plusieurs reprises, constater qu'ils étaient incomplets ou inexacts. Ainsi par exemple faut-il ajouter 20, 7-8 sub *iniquitas* dans l'index des mots latins et corriger 21, 11 en 21, 10. Plus graves sont les manques de l'index des sources non bibliques: sub *Bernard (Saint)*, ajouter 14 n. 1; 54 n. 2 (ces deux notes renvoient à la note 5 du chapitre 5 qui elle-même renvoie aux œuvres de saint Bernard); sub *Virgile* ajouter 3 n. 4; sub *Non identifiés* ajouter 6 n. 2, 25 n. 1, 51 n. 1. La constitution même de cet index fait d'ailleurs problème. H. Rochais semble en effet ne pas avoir voulu y indiquer l'ensemble des parallèles littéraires repérés, mais seulement les sources proprement dites de Geoffroy. Mais la distinction entre sources et ressemblances littéraires paraît délicate à fixer (pourquoi indiquer sub *Bernard (Saint)* 5 n. 5, et laisser de côté 51 n. 1, où Ambroise offre le seul texte approchant de celui de Geoffroy?). Il aurait peut-être été plus utile de faire un index de l'ensemble des parallèles relevés dans les notes plutôt qu'un tel tri ou, pour le moins, d'indiquer en tête de cet index qu'il n'était pas exhaustif...

RÉMI GOUNELLE

Francescanesimo e cultura in Sicilia (secc. XIII-XVI). Atti del convegno internazionale di studio nell'ottavo centenario della nascita di San Francesco d'Assisi. Palermo, 7-12 marzo 1982 (Schede medievali 12-13), Palermo, Officina di studi medievali, 1987, 491 p.

Cette trentaine de contributions, introduites et conclues par Cosimo Damiano Fonseca, intéressent surtout les historiens de la Sicile: développement et organisation du mouvement franciscain, histoire architecturale, artistique et culturelle locale. A signaler ici l'étude de Manlio Corselli sur le scotiste Carlo Belli (mort en 1580), celle d'Alessandro Musco sur Filippo Gesualdi, autre scotiste de l'époque post-tridentine, et celle de Giuseppe Roccaro sur le platonisme de Pietro Calanna (1531-1606).

MICHEL GRANDJEAN

IRENA BACKUS, *Lectures humanistes de Basile de Césarée. Traductions Latines (1439-1618)* (Collection des Etudes Augustiniennes, Série Antiquité, 125), Paris, Institut d'Etudes Augustiniennes, 1990, 306 p.

Ce travail, accepté en 1988 comme «Habilitationsschrift» par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Berne, a pour but d'apporter quelques éléments de réponse à la question: pourquoi a-t-on traduit en latin les œuvres de Basile? A travers une étude détaillée de l'évolution des *Opera omnia* de Basile de 1515 (première édition d'*Oeuvres complètes* latines de Basile) à 1566 (édition latine de Gaillot reprise par Fronton du Duc et Frédéric Morel dans leur édition gréco-latine

de 1618), puis de traductions isolées, imprimées ou manuscrites, de ses traités de 1439 (concile de Florence, qui marque le début de la popularité de Basile en Europe) à 1598 (édition par Stanislas Ilouius des *Orationes* de Siméon Métaphraste), sans pour autant s'interdire des incursions au XII^e siècle (traduction de l'*Hex.* 1-9 attribuée à Burgundio de Pise) ou dans les traductions de Rufin, l'auteur souligne la diversité des réponses à apporter à cette question. — Les œuvres de Basile furent en effet souvent traduites pour servir de pièce d'artillerie dans les controverses qui agitèrent la chrétienté aux alentours des conciles de Florence et de Trente, et furent à cette fin «confessionalisées». Ainsi Wolfgang Musculus a-t-il pu affirmer en 1540, dans la préface à son édition des *Opera Basili*, que par sa morale, son respect de l'Ecriture et par sa foi, Basile avait servi de modèle aux Réformateurs (p. 36). En revanche, l'*Asceticon* a été publié en 1535 pour instruire le clergé romain et empêcher la défection des fidèles vers l'Eglise luthérienne (p. 166)... Le cas le plus intrigant reste celui du catholique Gottfried Tilman (mort en 1561) qui n'hésite pas à reprendre la traduction du protestant Wolfgang Musculus souvent sans la corriger mais en y ajoutant des *marginalia* antiprotestants! Basile fut également utilisé pour lutter contre les antitrinitaires. Il ne fut cependant pas seulement traduit dans le cadre de querelles religieuses, mais aussi pour servir de manuel scolaire (p. 142s.) ou en raison du contenu moral propre à édifier et de la sagesse supérieure de ses œuvres (p. 132, 153, 157, etc.). — Chaque traduction est étudiée sous un angle théologique (quelle est l'intention qui préside à la traduction? son éventuelle visée polémique?) mais aussi littéraire. L'auteur essaie alors d'évaluer la fidélité et la qualité de chacune des traductions et, parallèlement, la méthode de traduction employée. Dans cette étude, le passage progressif de la méthode médiévale *de uerbo ad uerbum* à la paraphrase se laisse nettement observer. A ce titre, ce travail devrait non seulement intéresser les spécialistes de Basile ou de la période étudiée par l'auteur, mais aussi les spécialistes du livre et ceux qui, plus largement, réfléchissent aux méthodes de traduction. — L'ensemble est complété par quatre appendices (p. 209-281) qui détaillent le contenu des principales éditions des *Opera omnia* de Basile, par une bibliographie et par un index fort utile puisque comprenant tous les noms propres cités, sauf ceux des chercheurs modernes. — On pourra seulement regretter que les nombreuses citations qui émaillent cet ouvrage n'aient pas été plus systématiquement traduites pour le rendre accessible à qui n'a pas une bonne maîtrise du latin ou du grec.

RÉMI GOUNELLE

GUSTAVE MARTELET, *Théologie du sacerdoce. Deux mille ans d'Eglise en question. Du schisme d'Occident à Vatican II*. Tome III. Paris, Cerf, 1990, 367 p.

En trois volumes, le P. Gustave Martelet expose le thème du ministère presbytéral depuis ses origines jusqu'à notre époque. Cette recension concerne uniquement le dernier volume. L'auteur ne craint pas de mentionner les faiblesses, voire les misères qu'a connues le ministère catholique au cours des siècles. Ainsi toute visée apologétique est écartée. Lorsqu'il aborde la doctrine du sacerdoce ministériel, l'A. ne prétend pas qu'elle a été pervertie par le Magistère, mais il est très sensible au conditionnement historique qui a influencé la formulation de l'enseignement ecclésial. Il fait allusion (cf. p. 107) à un texte de la Congrégation romaine de la foi qui

nous paraît important et que nous citons intégralement: «Les vérités que l'Eglise entend réellement enseigner par ses formules dogmatiques sont sans doute distinctes des conceptions changeantes propres à une époque déterminée; mais il n'est pas exclu qu'elles soient éventuellement formulées, même par le Magistère, en des termes qui portent des traces d'une telle conception.» (*Mysterium Ecclesiae*, 24 juin 1973.) Un exemple particulièrement suggestif illustre cette déclaration. G. Martelet souligne l'influence profonde qu'eut, au Concile de Trente, l'enseignement du Pseudo-Denys l'Aréopagite qui, entre autres, écrivit deux ouvrages: *De la hiérarchie céleste* et *De la hiérarchie ecclésiastique*. L'A. estime que les textes conciliaires «trahissent la conviction que le *concept* dionysien de hiérarchie était plus décisif», aux yeux des évêques et des théologiens, «que celui néotestamentaire d'apostolité». Le prestige doctrinal de Denys était immense puisqu'on le croyait disciple de saint Paul. G. Martelet montre bien aussi comment le catholicisme de l'époque négligeait le thème du sacerdoce *baptismal*. Mais la réaction de Luther a été unilatérale. «Pour mieux retrouver ce que l'on négligeait: le sacerdoce des fidèles, il récuse ce qu'on privilégiait auparavant: le sacerdoce des prêtres, d'où résultait de fait l'occultation du sacerdoce des fidèles.» Pour préciser la nature du ministère presbytéral, l'A. contemple, dans l'Ecriture, le thème de la *mission* en soulignant comment Jésus, étant «le Fils comme l'Autre éternel du Père», voudra que, dans son Eglise, s'incarne ce mystère de l'altérité. Ainsi le ministère ordonné de l'évêque et du prêtre, qui héritent, chacun à son rang, les fonctions transmissibles des Apôtres a pour mission essentielle de manifester l'*altérité* de la Tête par rapport aux membres. Parlant de l'eucharistie, l'A. écrit: «C'est donc le Christ qui continue de parler par cet *autre* et d'obtenir ainsi un résultat qui défie tous les pouvoirs humains.» Cette position nous semble rejoindre celle de «Foi et Constitution», telle qu'elle est présentée dans le Document de Lima (le BEM). Mais assez curieusement, l'A. ne voit aucun obstacle insurmontable à l'ordination des femmes au presbytérat. Pourtant, le mystère de l'altérité est beaucoup mieux manifesté si l'ordination est réservée au sexe masculin. L'ouvrage de l'auteur, qui presuppose une profonde érudition et qui est rédigé dans une langue aux formules percutantes, mérite vraiment d'être étudié. Nous n'avons remarqué qu'une petite erreur historique. Le Concile de Pise de 1409 a élu, non pas le Pape Jean XXIII, mais Alexandre V. Jean XXIII est son successeur.

GEORGES BAVAUD

H. MCKENNIE GOODPASTURE (éd.), *Cross and Sword. An Eyewitness History of Christianity in Latin America*, Maryknoll, New York, Orbis, 1989, 314 p.

Ce recueil de textes, publié à l'occasion du cinquième centenaire de la conquête de l'Amérique, est intéressant, car il diffère sensiblement des ouvrages historiques habituels. En effet, l'éditeur a voulu raconter cet événement majeur et l'histoire de l'Amérique latine jusqu'à aujourd'hui par ceux-là mêmes qui y ont été personnellement impliqués. C'est ainsi que cent dix-huit voix de tous horizons se font entendre au travers de la lecture de lettres, de journaux personnels ou de récits de voyage, de Christophe Colomb à Troy Beretta, un missionnaire canadien interviewé par un journaliste péruvien en novembre 1983. Tous ces textes, classés chronologiquement, sont regroupés en trois périodes: I. 1492-1808, période de la «chrétienté hispanique»;

2. 1808-1962, période de la rupture de cette chrétienté et émergence d'une diversité religieuse avec la venue des protestants; 3. 1962-1985, période des luttes de libération, entraînant de profondes crises pour les Eglises. Chaque période est introduite par un résumé signalant les événements principaux, alors qu'une brève notice indique auteur, date et contexte de chaque extrait. Les textes officiels ont été laissés de côté pour donner la parole aux témoins, ce qui explique le ton très vivant et parfois passionné qui transparaît de ces pages saisissantes.

SERGE MOLLA

PAUL TILlich, *La dimension religieuse de la culture. Ecrits du premier enseignement, 1919-1926*, traduit de l'allemand, choix de textes, Genève/Paris/Québec, Cerf/Labor et Fides/Presses de l'Université de Laval, 1990, 311 p.

Théologie contemporaine

Le groupe de recherche «Paul Tillich» de l'Université Laval nous offre ici un recueil précieux et attendu, fruit d'un long travail et d'une belle coédition. L'on sait que la plupart des écrits de la période allemande de Tillich, exception faite de la *Philosophie de la religion*, étaient inaccessibles en français. Or, voici que l'on nous présente onze textes caractéristiques de son enseignement de Berlin, Marbourg et Dresde. L'image de Tillich en francophonie devrait s'en trouver non pas complètement bouleversée mais précisée et enrichie. La période de 1919-26 est en effet marquée par une production de haute signification théologique mais aussi philosophique – l'on sent ici l'effort de Tillich pour assurer sa position dans le monde universitaire, mais bien plus encore, sa participation passionnée et inspirée à la véritable révolution esthétique et morale que fut la vie culturelle sous la République de Weimar. Ce qui en ressort nettement, c'est que pour le Tillich de cette époque, les problèmes culturels *incluent* les questions politiques et sociales, mais aussi que, *réci-proquement*, le socialisme religieux doit passer par une rénovation de *toute la vie de l'esprit*. – Les textes sélectionnés sont des écrits de circonstances (articles, conférences, etc.). Une soigneuse introduction de Jean Richard explicite les raisons de leur choix, les conditions de leur production, les limites et les présupposés de leur traduction. Un index thématique, en fin de volume, permettra à ceux que cela intéresse d'en préciser méticuleusement la logique théologique. Tous les écrits ici présentés ont une originalité. L'on se permettra cependant d'insister plus particulièrement sur cinq d'entre eux. La conférence donnée en 1919 devant les membres de la Société kantienne de Berlin sur «L'idée d'une théologie de la culture» marquera, de l'aveu même de Tillich, le point de départ de son interprétation de la religion comme sens ultime de toute forme culturelle. L'auteur réplique ici à la mise en question de la théologie dans l'Université. L'on discerne une polémique contre le protestantisme conservateur ou néo-orthodoxe. L'approfondissement du sens de la complémentarité du «théologien d'Eglise» et du «théologien de la culture» donne à ce texte une valeur qui dépasse sa dimension critique et conjoncturelle. L'article de 1923 sur «Le sacré chez Rudolf Otto» reproche à ce dernier de ne pas avoir assez tenu compte de la dimension de la *rationalité* du religieux, et est à cet égard révélateur de l'ensemble de l'effort de Tillich à cette époque. Les lignes sur «Le monde spirituel en l'année 1926», plus concrètes que les autres écrits, ont un côté politiquement quasi prémonitoire. Mais ce sont surtout les deux textes sur le «démonique» (en allemand «dämonisch», parfois rendu à tort part «démoniaque») qui nous retiennent.

dront. Ils abordent le sacré dans son côté obscur mais aussi créateur et vivant. La subtilité et l'importance de ce qui s'énonce ici (sur le rapport christianisme-religion, sur le rôle du mal dans les institutions et les traditions) mériterait de faire un jour l'objet d'une confrontation fouillée avec les points de vue des autres grandes théologies du XX^e sur ces sujets.

BERNARD HORT

HANS URS VON BALTHASAR, *Theologie der drei Tage*, Freiburg im Breisgau, Johannesverlag, 1990², 272 p.

Après la mort de H. U. v. Balthasar (26 juin 1988), il semble bien que le Johannesverlag, qu'il avait lui-même fondé, entreprenne de rééditer toute son œuvre. Il s'agit ici de sa contribution la plus importante à la grande dogmatique collective *Mysterium Salutis* dont il avait, dans les années 50, développé le plan avec K. Rahner. Comme ce livre a lui aussi déjà été traduit en français (*Pâques, le mystère*, Cerf, 1981), je donnerai toujours en second lieu la référence au texte français qu'à l'occasion je retoucherai. — «Surtout ne vous perdez pas ! Il y a dans mon œuvre des excursus de plus de 1000 pages», m'avait dit un jour H. U. v. Balthasar. Bien que relativement ancienne (1969), cette contribution permet un bon accès à des aspects centraux de la théologie balthasarienne. «Dieu a agi sur et dans le monde de manière insurpassablement concrète en Christ. La théologie qui veut penser cet agir doit par conséquent être aussi concrète que possible. C'est pourquoi elle ne devrait pas s'enfermer tout de suite dans des catégories générales comme la ‘réconciliation’, le ‘salut’, la ‘justification’. Mais elle doit chercher à ressaisir, dans une démarche de méditation et de contemplation, ce que sont la crucifixion, la communauté de destin avec les morts et la résurrection du Christ», à la recherche d'un pont entre la théologie académique avant tout abstraite et une théologie spirituelle qui suit le Christ sur le chemin de la croix («zur Neuauflage», p. 5, cf. aussi p. 41/p. 41). Ce n'est que lorsque Dieu a vécu l'expérience dernière du monde (celle du refus de lui obéir) qu'il n'est plus pour ses créatures un juge supérieur et extérieur, mais, dans l'expérience de toutes les dimensions de l'être (y compris l'abysse de l'enfer), en tant que ‘devenu homme’, il devient l'aune et la mesure de l'homme (p. 18 /p. 16). Le crucifié est le but de toute existence humaine sociale et personnelle, en tant que dernier jugement, et, comme au travers du feu (1 Co. 3,15), salut (*idem*). Cette vision, l'A. la trouve confirmée par l'Ecriture, la Tradition, les écoles kénétoïques du XIX^e siècle et les grandes écoles de la piété catholique. (On retrouve aussi dans ce livre les influences déterminantes d'Adrienne von Speyr, d'Henri de Lubac et de Karl Barth.) Le hiatus de la croix est insurpassable (et surtout pas par la philosophie). La concentration sur l'obéissance du Fils, sur son don ($\pi\alpha\rho\delta\bar{\iota}\delta\sigma\omega\tau\iota$) n'est compréhensible que dans une théologie trinitaire (p. 107/p. 105). Belles pages sur la croix comme jugement (p. 114-119/p. 113-119) et sur les liens entre croix et trinité. Comme le Christ, sur la terre, était solidaire des vivants, il l'a été, dans la tombe, des morts (p. 142/p. 140) et ce, dans une expérience de totale passivité. Avec la descente au séjour des morts, il ne s'agit pas tellement d'une victoire arrachée au moyen de ce ‘Descensus’, mais de la proclamation triomphale d'une victoire déjà emportée (p. 152/p. 151). Dieu, en Christ, par son expérience de l'abysse, n'en-globe-t-il pas tous les abysses du séjour des morts (p. 160/p. 160) ? Car c'est lui qui fixe ses limites à toute (con)damnation ultérieure. Si Dieu est le créateur de la liberté humaine, alors le jugement et l’‘enfer’ lui appartiennent et, s'il envoie le Fils

dans le monde non pour le juger mais pour le sauver, alors il doit aussi introduire le Fils ‘devenu homme’ dans l’‘enfer’. Cette vision du chaos par le Dieu-Homme est la condition de notre vision de Dieu (p. 168/p. 168). – Les pages consacrées à la résurrection (très informées exégétiquement; entre autres p. 219-238/p. 222-244) nous surprendront peut-être moins. A noter l’insistance de l’A. sur Ro 4,25 qui rattache la justification non pas à la croix mais à la résurrection (ce qu’il utilise polémiquement contre Bultmann; p. 184/p. 185). Tous les schémas s’effondrent devant l’événement de la résurrection (p. 190/p. 191), car le mystère qu’il exprime, dans son unicité, ne peut être reconstruit de nulle part (p. 192/p. 194). La particularité de la théologie et piété de H. U. v. Balthasar ressort suffisamment des lignes qui précèdent. J’aimerais souligner à quel point, pour lui, l’Eglise est toujours déjà donnée, à la croix et sous la croix, dans et avec la résurrection, dans la dualité typique pour lui d’une Eglise hiérarchique pétrinienne, liée aux ministères, et d’une Eglise de l’amour toujours plus grand, dans une suivance johannique (p. 23/p. 22). Le Nouveau Testament tout entier est en marche vers la croix et la résurrection, et il en revient (p. 23/p. 22). Si toute l’incarnation se dirige vers et est soumise à la croix, cela devrait réfuter le mythe moderne comme quoi le christianisme est avant tout un ‘incarnationnisme’, enracinement dans le monde profane et non pas un mourir à ce monde («Absterben dieser Welt») (p. 26/p. 25). Ces affirmations, appuyées sur de Lubac – peut-être la croix de l’interprétation balthasarienne –, se retrouvent en tension avec les dernières pages du livre qui, citant Moltmann et *Gaudium et Spes*, rappellent la seigneurie du Christ sur toutes les forces cosmiques et les puissances de ce monde, rappelant encore que σωτήρια signifie aussi *shalom*, non seulement salut individuel de l’âme mais aussi réalisation d’une espérance eschatologique de justice, humanisation de l’homme, socialisation de l’humanité et paix pour la création tout entière (p. 256/p. 263). Les promesses et la complexité de la théologie de Balthasar ressortent de ces lignes. Une écharde dans la chair de la théologie...

JEAN-ERIC BERTHOLET

GERARD F. O’HANLON, *The Immutability of God in the Theology of Hans Urs von Balthasar*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, 229 p.

L’œuvre de H. U. v. Balthasar n’est pas encore très familière aux lecteurs anglophones. O’Hanlon, qui lui-même a pratiqué H. U. v. Balthasar depuis une dizaine d’années, se propose donc de les y introduire, et il le fait avec beaucoup de clarté. Après avoir lu son livre, on sera familier des thèmes centraux de H. U. v. Balthasar, comme on aura aussi une bonne description de la manière particulière de cet auteur, qui échappe à toute classification, bien qu’elle intègre l’Antiquité classique, la littérature européenne, la philosophie occidentale, l’histoire des religions, la théologie biblique, patristique et médiévale, et, dans la connaissance et le respect de la tradition, une certaine ouverture à des thèmes contemporains. La question de l’immutabilité de Dieu, qui a été reprise à nouveaux frais dans ces dernières décennies, n’est pas véritablement centrale dans l’entreprise théologique de H. U. v. Balthasar, bien que nombre de ses écrits y touchent, principalement *Pâques, le mystère* et la *Theodramatik* (1973-1983). Il souhaite maintenir l’immutabilité de Dieu en tant que sa fidélité, mais une fidélité qui entre en histoire sur le mode trinitaire ou qui, plutôt, englobe, intègre l’histoire dans la vie intratrinitaire. La démarche de l’A. permet de résumer heureusement nombre de questions subsidiaires en fonction de cette ques-

tion malgré tout excentrique de l'immutabilité de Dieu. Partant de la christologie de H. U. v. Balthasar (ch. 1), il aboutira à sa présentation de la vie et de la dynamique trinitaire (ch. 4), en passant par les questions du rapport à la création (ch. 2) et celle du rapport de l'éternité et du temps (ch. 3). Le chapitre 5 est consacré à une discussion critique des énoncés de Balthasar sur l'immutabilité de Dieu en fonction de nombre de philosophes anglo-saxons. Le mérite principal de O'Hanlon est de nous montrer la portée (et les limites) des énoncés balthasariens (qu'il ne faut pas confondre avec des énoncés philosophiques), en même temps que leur profonde légitimité, en nous rendant aussi attentifs à certains dangers de réflexions contemporaines trop hâtives qui, voulant réintroduire le changement en Dieu, diluent finalement Dieu dans la création. L'apport essentiel de H. U. v. Balthasar est sa méditation sur la vie intratrinitaire qui permet d'intégrer les notions de changement et de souffrance dans notre compréhension de Dieu. Dieu, librement, décide de participer à la souffrance humaine. Mais le mystère de sa libre décision ne signifie pas encore qu'il se dissolve dans cette souffrance. C'est ce que veulent suggérer les concepts de 'supra-mutability' et de 'supra-suffering' (p. 117). Sans aucun doute ce mode de pensée trouve-t-il son origine dans le *Surnaturel* de H. de Lubac qui avait profondément marqué H. U. v. Balthasar et c'est avec surprise que j'ai trouvé si peu de références à H. de Lubac dans ce livre de O'Hanlon. L'œuvre de H. U. v. Balthasar est faite de «répétitions concentriques» et d'un apparent glorieux désordre dont l'A. a cependant su montrer l'unité de forme, son recentrement constant sur le tout (!) de l'amour trinitaire divin, dans une approche méditative de l'Ecriture, en refus évident d'un rationalisme théologique excessif de la modernité, mais en refus aussi d'une vision fidéiste ou fossilisante de la tradition. La vie de l'amour trinitaire immuable nous fait découvrir la vérité et la réalité de notre vie et de notre monde de changement. Elle fonde l'espérance d'une participation 'toujours plus grande' à la gloire divine. Les remerciements adressés en préface entre autres à Werner Löser (dont H. U. v. Balthasar parlait comme d'un ami et dont il recommandait le livre *Im Geiste des Origines* comme approche de son œuvre) montrent aussi que l'A. se retrouve tout proche de la source théologique balthasarienne.

JEAN-ERIC BERTHOLET

NICOLO MADONIA, *Ermeneutica e cristologia in W. Kasper. Presentazione di W. Kasper*, Palermo, Edizioni Augustinus, 1990, 311 p.

Le projet de l'A., professeur de théologie dogmatique à Agrigente (Sicile), consiste à dégager les lignes portantes de la théologie de Walter Kasper, et de sa christologie en particulier. L'A. présente dans un premier temps l'arrière-fond philosophico-culturel du théologien allemand: l'idéalisme allemand tardif, en particulier la philosophie du dernier Schelling, et les théologiens de l'Ecole de Tübingen. De Schelling, Kasper retiendrait son essai de concilier métaphysique et histoire, empirisme et rationalisme, qui aboutit à une synthèse dans laquelle l'histoire devient lieu de manifestation de l'absolu. Schelling introduit dans sa philosophie le concept dynamique du Dieu de l'histoire, où Dieu fonde le temps de l'histoire. Le christianisme ne tient pas dans une doctrine quelconque mais est révélation historique par excellence. Des théologiens de l'Ecole de Tübingen, Kasper retiendrait quatre éléments principaux. Premièrement, une démarche en tension entre l'attachement à une tradition et l'attention aux sollicitations du monde moderne. Deuxièmement, l'intégration de l'histoire dans la réflexion théologique et l'élaboration d'une théo-

logie historique. Troisièmement, la notion centrale de tradition vivante, forme de la révélation chrétienne qui en assure l'historicité: son contenu, le Christ, se développe dans l'Eglise. Quatrièmement, le personnalisme, qui renvoie à la liberté humaine, constitutive du processus de la foi et de l'histoire. Kasper projette d'élaborer une théologie et une christologie historiques répondant aux interpellations d'une modernité autonome et d'un homme moderne libre. La christologie de Kasper représente un essai de réconciliation; entre le Jésus de la critique historique et le Christ confessé par l'Eglise, entre la christologie «du bas», partant de l'humanité de Jésus, et celle «du haut», partant de la dimension éternelle du Fils préexistant, entre christologies fonctionnelle et ontologique. Kasper cherche une synthèse qui dépasse un anthropologisme réducteur et une vision métaphysique, qui n'est plus pertinente pour l'homme du XX^e siècle. L'histoire et l'Eglise constituent donc les deux pôles de la christologie de Kasper, où le premier fonde le second. Kasper valorise les dimensions historiques, salvifiques et eschatologiques de Jésus-Christ où, selon lui, les deux dimensions mentionnées sont indissociablement liées. Par ailleurs, Christ étant celui qui révèle le Dieu trinitaire, Kasper tente de montrer le lien entre Christ et Esprit en vue d'élaborer une «christologie pneumatologique». Pâques est le lieu d'articulation entre Jésus, implicitement Christ par la prétention de sa parole et de ses actes, par son baptême, sa mort, sa conscience et son rapport filial à Dieu, et le Christ de l'Eglise; la christologie, post-pascale, relit ces éléments de la vie du Jésus historique à la lumière de la résurrection. – Ce livre a le mérite de situer les enjeux du débat christologique et de défendre une position face à des théologiens plus progressistes (Rahner, Küng, Bultmann). Kasper tente d'exprimer de manière nouvelle les affirmations christologiques classiques, conciliaires notamment, soulignant leur visée sotériologique, en vue de répondre dans un esprit de dialogue des apories de la modernité, impuissante à donner du sens et de l'espoir à l'histoire des hommes. Je reste moins convaincu que l'auteur qu'il y parvienne. Certaines problématiques contemporaines, comme celle du mal, de l'éthique, du rapport entre approches ontologique et phénoménologique, sont à peine évoquées ou traitées rapidement, alors que des thèmes tels que la conscience de Jésus occupent une place peut-être exagérée. De plus, l'appui sur l'histoire de Jésus, central dans la démarche présentée, reste malheureusement équivoque; on a souvent de la peine à savoir s'il est question de science historique ou d'histoire comme dimension théologico-philosophique fondamentale. La forte concentration sur l'Eglise et la tradition ainsi que l'exclusivisme christologique dans la pensée de Kasper, problématiques en régime de modernité, auraient mérité une évaluation critique dans la synthèse conclusive de l'A. Présentation intéressante, mais rapide sur des points décisifs.

PHILIPPE BOVEY

FRANÇOIS MARTY, *La bénédiction de Babel. Vérité et communication* (La nuit surveillée), Paris, Cerf, 1990, 272 p.

L'ouvrage sous recension propose une réflexion sur la pluralité des langues humaines. Comme le souligne l'A. lui-même, le parcours envisagé n'est pas celui d'un examen systématique d'une question (cf. p. 14), il s'agit plutôt d'une «promenade» avec des détours, voire des culs-de-sac, ayant néanmoins un but, à savoir la question de la vérité face à la diversité. La première partie («La bipolarité du langage», pp. 17-94) est consacrée à la présentation des théories linguistiques. Marty

s'intéresse notamment aux travaux de F. de Saussure et de L. Wittgenstein. Si de Saussure insiste sur l'arbitraire de la langue et sur sa performance de bâtir du sens avec ce qui n'a pas de sens, Wittgenstein émet l'idée d'un langage absolument primitif à l'époque de l'enfance de l'humanité. Ces deux formes contemporaines d'attention au langage montrent, chacune à sa façon, la «spatialité du langage»; communiquer signifie entrer dans un univers (c'est une inscription spatiale). Mais qu'est-ce que la communication? La deuxième partie («La communication: prendre corps, faire corps», pp. 95-189) cherche à répondre à cette question. Marty part des observations de la psychanalyse pour insister sur le fait que le mythe de Babel révèle le problème de l'identité que l'individu doit assumer dans les relations humaines. L'homme en tant qu'être sensible est un corps signifiant car ce n'est qu'à partir de ses sens (sa sensibilité) que l'homme peut émettre des signes. Pourtant, l'individu n'est corps signifiant qu'en constituant du même coup le corps social. La langue est certes l'organe de base permettant les relations entre les différents corps sociaux (les cultures), mais pour que ces relations puissent se réaliser elle doit passer par l'épreuve des traductions. C'est la confrontation avec l'autre qui mène vers l'universalisme. Si les cultures dans leur diversité sont toutes candidates à l'universalité de l'homme, comment alors aborder le problème de la vérité? La troisième partie («Un horizon de vérité», pp. 191-254) propose quelques jalons. L'A. insiste sur le fait que l'unité a pour vecteur la diversité des langues en rappelant le récit biblique de la Pentecôte qui pourrait être considéré comme «une épreuve, victorieuse, de communication» (p. 199). Ensuite, Marty essaie de donner une définition de la vérité qui se veut dynamique mais qui reste assez vague: «La vérité est l'horizon de convergence que soutiennent les paroles qui s'échangent, en même temps qu'il les suscite, paroles dans lesquelles l'être sensible de l'homme devient corps signifiant dans un corps social, sujet d'une culture que la présence de l'étranger relève de sa particularité» (p. 209). Dans la conclusion («Vérité et communication», pp. 255-265), l'A. souligne l'apport de la communication dans la quête de la vérité. C'est dans ce contexte que la sagesse biblique devient importante. Cet essai est agréable à lire, même si l'enchaînement des paragraphes ne semble pas toujours évident. Certaines affirmations (théologiques et d'autres) mériteraient une discussion (par exemple l'interprétation de l'alliance, p. 260). Le texte biblique (Babel, promesse à Abraham, Pentecôte) sert de point de départ sans être objet d'une analyse ou d'une interprétation. Ceux qui s'intéressent davantage au mythe de Babel et à l'histoire de sa réception pourraient consulter l'ouvrage de H. Bost, *Babel. Du texte au symbole*, Genève 1985.

THOMAS RÖMER

ANTOINE VERGOTE, *Explorations de l'espace théologique. Etudes de théologie et de philosophie de la religion* (Bibliotheca Ephemeridum Theologiarum Lovaniensium XC), Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1990, XVI + 713 p.

L'auteur est bien connu par ses travaux de psychologie et de philosophie de la religion. Il a réuni ici 35 articles et essais parus entre 1952 et 1988. L'ouvrage est structuré en quatre parties. La première partie reprend des études d'exégèse, de théologie biblique et d'interprétation psychanalytique de l'Ecriture. Les réflexions sur Rom. 7 et sur les rapports entre la loi morale et le péché originel frappent par leur envergure et leur cohérence. L'auteur fait preuve d'une belle vigilance critique quand il aborde des questions épineuses comme la théodicée ou l'inaffabilité de l'Eglise. Sa formation psychanalytique lui permet de rendre compte de l'articulation entre paternité de Dieu et constitution de la morale chrétienne en ses ambiguïtés. La deuxième partie fait appel aux démarches de la théologie fondamentale et de la

philosophie de la religion. Les thèmes traités sont fort divers (la religion et le sacré, la conscience morale, temps et éternité, la mort). C'est surtout avec «Nom, présence, visage» et «L'autre au fondement de l'Ego et l'intersubjectivité» que nous accédons au cœur de sa pensée. La troisième partie traite des relations entre sacrement, symbole, sacrifice et corporéité. Enfin, la quatrième partie, plus disparate, s'ouvre sur une réflexion d'actualité sur «Religion et sécularisation en Europe occidentale». Les perspectives sont fermes et denses, même si elles peuvent paraître parfois dater. La pensée est constamment critique. La psychanalyse n'est pas reprise de manière inconditionnelle; si l'auteur harmonise ici ou là interprétation théologique et interprétation psychanalytique (par exemple dans sa lecture de Rom. 7), il reconnaît les limites de la vision freudienne et s'efforce d'y remédier. Freud, nous dit l'A., n'a pas suffisamment thématisé la reconnaissance de l'autre; son éthique demeure partielle et partielle. Il faut maintenir l'écart entre l'expérience humaine et la révélation de Dieu; la «déhiscence verticale», par laquelle l'humain s'ouvre au divin, ne saurait masquer la dramatique du mal. Comme Ricœur, Vergote soumet la représentation traditionnelle du péché originel à la critique. Il pense le caractère énigmatique de Dieu, comme origine originante se tenant à la source de la subjectivité, mais ne faisant jamais nombre avec elle. L'intersubjectivité est de l'ordre de l'amour et renvoie à l'altérité de Dieu. En retour, cette altérité forte dévoile l'exigence éthique due à l'autre, par-delà le désir qui voudrait l'occulter: «Pour que l'éthique s'instaure, il faut qu'aux désirs soit enseigné le respect. L'éthique est le paradoxe de la loi qui interdit et justifie à la fois» (p. 155). La foi chrétienne transforme et éclaire la morale commune, dans la mesure où «l'existence croyante est un centre de rayonnement pour l'éthique dans l'humanité» (p. 191).

DENIS MÜLLER

JOSEPH COMBLIN, *Anthropologie chrétienne*, traduit de l'espagnol par Raymond Paratte, présenté par René Simon (Collection Libération), Paris, Cerf, 1991, 265 p.

«Quelle sera donc la contribution du christianisme à la libération de l'humanité?», se demande l'A. connu de tous les passionnés de la théologie de la libération. Et l'A. de répondre: «Le christianisme mène l'humanité vers l'homme nouveau, non pas d'abord sous forme de doctrine, mais plutôt par ces réalités concrètes que sont les communautés chrétiennes, les missionnaires et la pratique de l'évangélisation. (...) Le cheminement de l'homme nouveau commence parmi les pauvres, qui sont les porteurs privilégiés de la libération de l'homme ancien» (8; 249). Leurs communautés, nous dit Comblin, sont Jésus-Christ, lequel se rend présent en elles. «Celles-ci apportent vraiment du nouveau: leur agir. L'agir des communautés chrétiennes dans le monde, voilà bien la contribution propre aux chrétiens en vue de la libération. (...) Il a pour nom l'évangélisation» (9). A l'enseigne de telles paroles programmatiques, J. Comblin esquisse donc une anthropologie. Abordant tour à tour les thèmes de la personne et du corps, de la dimension spatiale et temporelle de la vie humaine, les défis de la science, de la technologie et du travail ainsi que la quête collective et individuelle de la liberté, il nous introduit «à une vue panoramique de l'humanité et de sa libération» (7) avec, comme référent essentiel, la christologie de l'homme nouveau. L'A. la transforme-t-il subrepticement en anthropologie? La présence des communautés de base comme *Christus prolonge*

gatus et le messianisme des pauvres qui s'ensuit ont-ils été suffisamment réfléchis? C'est une question que j'ajouterais à la liste des questions ouvertes signalées par R. Simon dans sa présentation fort positive. Elle concerne un ouvrage qui s'insère heureusement dans la collection qui nous offre d'autres livres non moins substantiels, p. ex. celui sur la Trinité de L. Boff ou l'*Ethique communautaire* d'E. Dussel.

KLAUSPETER BLASER

WILLIAM JENKINSON, CSSp and HELENE O'SULLIVAN, MM., (éd.), *Trends in Mission. Toward the Third Millennium. Essays in Celebration of Twenty-Five Years of SEDOS*, Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1991, 419 p.

Actuellement et une fois de plus, nous nous trouvons dans une période de transition en ce qui concerne la mission chrétienne: quelle devra être sa priorité aujourd'hui? Quelle place donner à l'inculturation, au dialogue, à la modernité? Quelle spiritualité le témoignage dans un monde de conflit exige-t-il? Toutes les réponses, même récentes, vieillissant vite, ces questions sont de nouveau ouvertes. Il faut inventer de nouvelles solutions frayant le chemin pour l'avenir. Le SEDOS (Servizio di Documentazione e Studi: un centre international de recherche à Rome) est par excellence un lieu où de telles réflexions se font notamment dans des séminaires qui, depuis 1982, se tiennent annuellement. Le présent volume réunit un choix de textes présentés lors de ces séminaires pour les offrir au public à l'occasion du 25^e anniversaire du Centre. Les auteurs, presque exclusivement catholiques, venant de partout et représentant des secteurs les plus divers de la théorie et de la praxis missionnaires, nous confrontent à des genres littéraires et des informations très divers (présentation narrative, étude de cas, réflexion systématique en sciences humaines et en théologie). La cinquantaine d'articles ne se prêtent guère à un résumé, mais permettent en effet une prise de conscience poussée des nouvelles exigences dans ce domaine si riche en facettes et en situations variées.

KLAUSPETER BLASER

ROBERT MICHAEL FRANKLIN, *Liberating Visions. Human Fulfillment and Social Justice in African-American Thought*, Minneapolis, Fortress Press, 1990, 174 p.

Ce petit livre sans prétention rendra de grands services à quiconque tient à approcher et à comprendre les grandes figures qui servent de références à la communauté noire américaine. Booker T. Washington et William E.B. DuBois, Malcolm X et Martin Luther King, Jr., sont en effet fréquemment cités pour les options socio-politiques et l'on rediscute les prises de positions qui furent les leurs en matière d'intégration et de justice (raciale). C'est pourquoi l'auteur, professeur assistant d'éthique à la Candler School of Theology (Atlanta), revient sur chaque leader en particulier en rappelant brièvement sa biographie et en donnant les grands axes de sa pensée, avant de les comparer dans un ultime chapitre de conclusion. L'auteur ne cache pas son admiration pour King et pour les solutions qu'il préconisa, car il fut celui qui, à ses yeux, «fut le plus fidèle aux symboles et au message de la tradition noire», en raison principalement de son ancrage ecclésial. On peut néanmoins

se demander si Franklin ne passe pas un peu rapidement sur la faiblesse d'analyse politique et économique dont King souffrit les premières années et sur laquelle Malcolm X mit le doigt. Faut-il dire que Malcolm X joua vis-à-vis de King le même rôle que DuBois à l'endroit de Washington? Rien n'est moins sûr, mais il eût été utile de moins juxtaposer les comparaisons pour pouvoir répondre à cette question et pour mieux comprendre pourquoi Malcolm X est tant célébré en héros dans la communauté noire aujourd'hui encore.

SERGE MOLLA

THEODORE RUNYON (éd.), *Theology, Politics, and Peace*, Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1989, 199 p.

Dix-huit personnalités et théologiens des trois continents – Europe, Amérique latine et Amérique du Nord – se retrouvèrent en avril 1988 à Atlanta (USA) pour évoquer les rapports que la théologie entretient avec la politique et la recherche de la paix. L'ouvrage réunit l'ensemble des interventions et les présente sous trois rubriques. La première est politique (Jimmy Carter, Kurt Biedenkopf, Manuel A. Garreton), la deuxième historique (Jürgen Moltmann, José M. Bonino, Theodore R. Weber) et la troisième, intitulée «autres voix», fait entendre des interventions d'horizons divers (p. ex. Andrew Young, Marc E. Ellis, Rebecca Chopp, James E. Wills et Gabriel Fackre). L'édition est assumée par le professeur Theodore Runyon de l'Université d'Emory qui, dans son introduction, relève quatre points clés ressortis de cette rencontre : 1. Aucune paix ne sera possible sans un accroissement de la justice (tant politique qu'économique); 2. Les présupposés anthropologiques jouent un rôle considérable dans les efforts entrepris pour la paix et la justice. 3. Toute paix s'accompagne d'une garantie de sécurité. 4. Chacun doit reconnaître les intérêts particuliers de l'autre. En conclusion, si dans le domaine de l'éthique médicale par exemple, on recourt de plus en plus aux théologiens, cette rencontre d'Atlanta suggère que politiciens et théologiens gagneraient peut-être à se retrouver plus souvent pour permettre aux uns et aux autres de ne pas «désespérer» ou de ne pas «rêver» de la réalité dans laquelle paix et justice ont bien de la peine à s'embrasser.

SERGE MOLLA

GEBHARD FÜRST (éd.), *Glaube als Lebensform. Der Beitrag Johann Baptist Hirschers zur Neugestaltung christlich-kirchlicher Lebenspraxis und lebensbezogener Theologie*, Mainz, Matthias-Grünewald-Verlag, 1989, 163 p.

En 1988 on a célébré le 100^e anniversaire de la naissance de Johann Baptist Hirscher (1788-1865), figure la plus marquante de «l'école de Tübingen» (Faculté de théologie catholique). Le présent recueil est composé des contributions entendues lors d'un colloque consacré à l'actualité de Hirscher pour l'Eglise et pour le christianisme. Le titre veut mettre en évidence les dimensions existentielle et sociale de la foi selon Hirscher, et par conséquent sa plausibilité. – Hirscher a enseigné, à Tübingen puis à Freiburg im B., la théologie morale et pastorale (avec un accent particulier sur la catéchèse) dans le sens de leurs liens à la vie. Son thème théologique central a été le Royaume de Dieu et son effectuation. Il s'est opposé aux néo-

scolastiques et a donc proposé un renouveau dont les auteurs des articles s'efforcent de démontrer les prolongements possibles dans les turbulences actuelles. Ils situent ainsi les idées dominantes et la vie de Hirscher dans son contexte et proposent leurs reprises dans les débats d'aujourd'hui

PIERRE-LUIGI DUBIED

SERGIO ROSTAGNO, *Teologia e società. Saggi sull'impegno etico* (Nuovi studi teologici), Torino, Claudiana editrice, 1989, 168 p.

Il s'agit d'un recueil d'articles, contributions de colloques et conférences, centrés sur le problème de l'éthique protestante dans le monde contemporain, du systématicien de la Faculté vaudoise de Rome. L'auteur revendique, dans ses propos, son identité d'Italien de confession évangélique. Ses essais sur l'engagement social et politique d'un tel croyant sont rassemblés en trois parties: 1. Etre et agir. 2. Herméneutique biblique. 3. Applications. — Prenant acte que le temps de l'intransigeance, du «ou bien... ou bien», qui caractérisait encore le temps de la résistance du fascisme, est passé, la première partie présente les fondements de la démarche. Elle part de Luther – bien qu'en renonçant à sa doctrine des deux règnes qui a par trop facilité le laisser-aller – fait parfois référence à Calvin, mais s'appuie le plus souvent sur Barth. Rostagno s'efforce donc de tracer les rapports entre la parole évangélique et la vie dans ce monde: ceux-ci sont difficiles à cerner puisqu'ils n'apparaissent jamais sans équivoque et sont rarement reconnaissables comme tels dans la pratique. On constate une étrange divergence entre la dogmatique et l'éthique. Théoriquement autant que pratiquement, il convient par conséquent d'entrer dans les difficultés en acceptant la différence radicale entre Dieu et les hommes (et le monde) comme un «feu créatif» inspirant l'action pour la transformation possible du monde. Les essais consacrés à la Bible tournent autour de Jésus et de Paul dont l'intérêt pour les rapports entre les faibles et les forts (Ro 14,10-13) donne lieu à deux textes. Les applications touchent les problèmes du service chrétien de la crise, des Droits de l'homme et de la paix. — Tous ces essais réalisés entre 1979 et 1988 expriment une volonté rigoureuse de penser la condition croyante dans le monde à travers la référence à la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Le sérieux de ces réflexions d'un minoritaire s'efforçant à la responsabilité force le respect.

PIERRE-LUIGI DUBIED

RAYMOND BRODEUR, JEAN MESNY et MARY THERESE HARRINGTON (sous la direction de), *La dynamique symbolique. L'apport d'une catéchèse pour ceux qui ne peuvent pas suivre* (Théologies pratiques), Québec, Faculté de théologie, Université de Laval, 1990, 305 p.

Ce volume reproduit les actes d'un colloque tenu à Québec en 1987. Les auteurs sont des théologiens, catéchistes, anthropologues, sociologues catholiques-romains canadiens, américains, français, suisses, belge et australien engagés dans la pratique de cette catéchèse symbolique destinée principalement à divers handicapés, ou chargés de son évaluation. Une bonne part des contributions retrace les expériences et les pratiques qui, depuis la Deuxième Guerre mondiale, ont conduit à passer d'un enseignement notionnel et doctrinal à une catéchèse mieux centrée sur la vie de ses

destinataires. L'appellation «catéchèse symbolique» ne doit pas être rapprochée du projet «biblique symbolique» de Claude et Jacqueline Lagarde qui ne sont jamais mentionnés. «Symbolique» constitue ici une désignation large et un peu floue qui vise avant tout à marquer une rupture avec l'enseignement conceptuel passé. On y vise à rejoindre l'humain dans toutes ses dimensions, particulièrement cosmique. Ce faisant, on souligne beaucoup l'apport des handicapés aux bien-portants pour leur propre évangélisation. Quelques contributions mettent en évidence les données théoriques de la démarche, ébauchent quelques critiques et ouvrent quelques pistes: on retiendra en particulier l'évaluation claire de Jean Richard («L'approche conceptuelle et l'approche symbolique de la foi»), l'exposé pénétrant de Marc Donzé («Le jeu symbolique dans la révélation») et les remarques pointues de Marcel Viau en conclusion («La dynamique symbolique, quelques jalons de réflexion»). Ces articles (et quelques autres) évitent au recueil de se limiter à l'évocation, au souvenir et aux déclarations de principe pour le placer sur le chemin de l'analyse et de l'examen.

PIERRE-LUIGI DUBIED

HENRYK PAPROCKY, *La promesse du Père, l'expérience du Saint-Esprit dans l'Eglise orthodoxe*, Paris, Cerf, 1990, 149 p.

Grand connaisseur des différentes approches de la pneumatologie dont est riche la théologie orthodoxe, H. Paprocky nous en livre ici une analyse lucide et claire en une centaine de pages. Si certains passages n'évitent pas le piège de l'aridité et de la compilation, comme par exemple le détour obligé par la doctrine palamite, l'auteur nous invite d'emblée à une captivante introduction biblique en suivant la Pentecôte lucanienne puis johannique lues à la lumière de l'iconographie. La richesse de cet ouvrage ressortit aussi à l'importance que prend l'Eglise tout au long de ces pages. Un lecteur occidental et réformé ne pourra que trouver profit à découvrir qu'une pneumatologie digne de ce nom ne saurait se construire sans une redécouverte du sacrement qu'est l'Eglise. La dernière partie se clôt sur un chapitre intitulé: L'Esprit Saint, artisan d'unité; on y découvre des perspectives réjouissantes pour le dialogue œcuménique, une vision de l'Eglise plus large que ses frontières humaines: «Les frontières canoniques de l'Eglise ne sauraient être des frontières charismatiques et l'Esprit Saint peut agir en dehors de l'Eglise (...) Nous ne connaissons pas les frontières de l'Eglise, seul Dieu les connaît».

DANIEL NEESER

GEORGES FLOROVSKY, *Les voies de la Théologie russe*. Traduction et notes de J. C. Roberti, Tome I (Théophanie), Paris, Desclée De Brouwer, 1991, 314 p.

Depuis longtemps attendue et souhaitée, cette première traduction française de l'un des plus célèbres ouvrages du théologien et penseur russe Georges Florovsky (1893-1979) nous apporte, sur l'histoire de la pensée chrétienne en Russie, le résultat d'une vaste et originale enquête, écrite avec autant d'intelligence que de passion. Le premier mérite de l'auteur est de savoir à merveille recréer l'atmosphère spirituelle d'une époque. Le second mérite consiste dans le fait qu'il ne cesse de relier cette histoire à la haute tradition patristique et byzantine dans laquelle il puise

les critères de ses évaluations. Ce premier volume va des origines jusqu'au milieu du XIX^e siècle, en passant par les déchirements et les crises successives que la pensée chrétienne en Russie a connus dès le XVII^e siècle dans les différentes phases de sa rencontre avec l'Occident, la révolution pétersbourgeoise et la lutte pour la théologie sous Alexandre I^r et Nicolas I^r.

JEAN BOREL

A. M. TRIACCA ET A. PISTOIA (éd.), *Liturgie et Anthropologie*. Conférences Saint-Serge, XXXVI^e Semaine d'Etudes Liturgiques (Bibliotheca «Ephemerides Liturgicae Subsidia» 55), Roma, Edizioni Liturgiche, 1990, 302 p.

Le XXXVI^e Semaine d'Etudes Liturgiques, organisée par l'Institut Orthodoxe Saint-Serge de Paris, a rassemblé une palette de théologiens orthodoxes, catholiques et protestants pour travailler sur la signification la plus sublime de l'acte liturgique comme événement théanthropique, événement rendu possible dans et à travers la médiation absolue du Christ-Prêtre, vrai Dieu et vrai Homme, «Homo liturgicus» parfait. Le discours anthropologique ici ne procède ni d'une enquête scientifique ni par approximations, mais de son fondement *in divinis*. Dix-huit communications sont rassemblées dans ce beau volume et tentent d'expliquer, dans le langage confessionnel propre à chaque auteur, les modes différents, mais si heureusement complémentaires, de célébrer et de vivre les traditions liturgiques des Eglises.

JEAN BOREL

GENNADIOS LIMOURIS (éd.), *Icons. Windows on Eternity. Theology and Spirituality in Colour* (Faith and Order Paper 147), Geneva, WCC Publications, 1990, 228 p.

Pour commémorer le 1200^e anniversaire du VII^e Concile œcuménique (787) qui avait promulgué et encouragé la vénération des saintes icônes du Christ et des Saints, le Conseil œcuménique des Eglises a demandé à des historiens, théologiens, laïques, iconographes et artistes venant des trois confessions orthodoxe, catholique et protestante, de réfléchir sur la signification historique et actuelle des images. Trente et une contributions d'intérêts très divers ont été retenues ici par Gennadios Limouris pour former ce volume qui allie agréablement, dans l'acte contemplatif du regard qui s'intériorise, la réflexion théologique et la spiritualité vivante.

JEAN BOREL

ANDRÉ NEHER, *Le Puits de l'Exil, tradition et modernité: la pensée du Maharal de Prague 1512-1609*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Cerf, 1991, 200 p.

Deux années après la mort d'André Néher, voilà heureusement réédité l'un de ses plus importants ouvrages sur la vie et l'œuvre du grand Rabbi Yehouda Loeb

qu'un succès mondial avait rapidement épuisé dans sa première édition, en 1966, chez Albin Michel. Durant ces vingt-cinq dernières années, les études maharaliennes ont continué à se développer, notamment grâce à Théodore Dreyfus, Benjamin Gross, Joseph Elkouby et d'autres savants encore, parmi lesquels André Néher lui-même. Ce dernier avait donc remis sur le métier son livre et pu rédiger encore une nouvelle introduction pour tenir compte de toutes les recherches récentes. C'est bien d'une édition «revue et corrigée» qu'il s'agit au sens propre et nous savons gré aux éditions du Cerf de l'avoir réimprimée dans la bonne collection «*Patrimoines – Judaïsme*».

JEAN BOREL

ELIANE AMADO LEVY-VALENSI, *Job: Réponse à Jung*, Paris, Cerf, 1991.

La souffrance de Job ne laisse personne indifférent, et c'est la raison pour laquelle, autour d'elle, exacerbées et poignantes, les discussions ne cessent de renaître. En 1964, Carl Gustav Jung publiait une *Réponse à Job*. Aujourd'hui, Eliane Amado Lévy-Valensi répond à Jung au sujet de Job. L'enjeu n'est pas mince. Dans cet ouvrage, la psychologue israélienne nous présente le double but qu'elle s'est assigné: réexaminer sans artifice et sans passion l'ensemble des thèmes de Jung en montrant le caractère limité ou tendancieux, et les confronter à tous les thèmes que le médecin suisse a soit méconnus, soit occultés, et qui eussent pu seuls donner tout son sens au côté le plus aigu de ses intuitions. Il ne s'agit donc pas pour l'auteur de réfuter un point de vue, mais de le replacer dans un contexte plus large qui puisse lui conférer sa véritable signification. Ce contexte n'est autre que l'ensemble des Ecritures où s'affirme, dans plusieurs autres passages, de manière claire ou allusive, le problème lancinant du mal et de la souffrance gratuite, passages que l'auteur interprète à partir des sources juives traditionnelles. Par cet apport original, nouveau pour nous et stimulant, Eliane Amado Lévy-Valensi relance et élargit avec profondeur, courage et à-propos un débat qui nous touche tous existentiellement de très près.

JEAN BOREL

DANIEL MARGUERAT, *L'homme qui venait de Nazareth. Ce qu'on peut aujourd'hui savoir de Jésus*, Aubonne, Ed. du Moulin, 1990, 121 p.

Sciences
bibliques

Signe des temps, un livre sur Jésus l'est toujours. Brosser le portrait historique de Jésus est un exercice périlleux, et pourtant, dans une perspective chrétienne, on ne peut manquer de s'interroger sur l'homme de Nazareth que la foi confesse comme Seigneur. Il convient donc de saluer particulièrement ce remarquable opuscule, modeste par ses dimensions, mais considérable quant à sa portée théologique et à la diffusion qu'on lui souhaite. – Dans l'introduction, l'A. désamorce nombre de pièges. Il retrace d'abord l'histoire de la problématique du Jésus historique depuis son émergence à la fin du XVIII^e siècle. Puis l'A. a l'insigne honnêteté d'avertir que même si l'enquête est menée «selon des règles scientifiquement éprouvées» (p. 10), son Jésus ne sera pas plus neutre, ni plus objectif que d'autres. Ensuite, l'A. aborde la question

cruciale des sources. Il s'offre le luxe de citer les témoignages non chrétiens sur Jésus avant de revenir à sa principale source d'information, les évangiles, et d'expliquer en détail pourquoi «la recherche du Jésus historique doit les déconstruire» (p. 14). Sachant qu'il pose aux évangiles des questions auxquelles ils ne répondent pas, l'A. pourrait être tenté de fournir les réponses à leur place. Or «ce livre ne le fera pas» (p. 17), et c'est assurément l'une de ses qualités les plus séduisantes. Enfin l'A. relativise la pertinence du critère de différence qui a dominé la recherche (ce qui n'est ni juif, ni chrétien doit remonter au Jésus historique), car Jésus a pu dire aussi ce que disait un rabbin et les premiers chrétiens n'ont pas systématiquement trahi le Maître. Le fruit de cette rigoureuse démarche historico-critique, consciente de ses limites, est une présentation limpide des convictions religieuses de Jésus, et n'est assurément pas impie. – Les deux premiers chapitres décrivent un Jésus prêchant la conversion en se fondant sur l'imminence de la venue du Royaume de Dieu, dans le sillage de son maître, Jean le Baptiseur, dont il a pris le relais sitôt après sa mort en 28. Jésus a cependant «dépassé» son maître en se considérant comme un instrument, non d'un Dieu de la colère, mais d'un «Dieu de la grâce, de l'amour sans limite» (p. 30). L'irréductible originalité de Jésus est d'avoir inauguré le Règne de Dieu. En ce qu'ils forcent à changer le regard sur la vie, ses paraboles, ses guérisons et ses exorcismes manifestent l'irruption du Royaume dans le présent. Cette conscience de la présence de la Royauté de Dieu amène Jésus à conférer une priorité absolue à l'amour et, par conséquent, à refuser tout ce qui l'entrave. – Le chapitre 3 illustre les solidarités de Jésus avec les marginaux d'alors, sans exclure les nantis. – Le chapitre 4 aborde le problème central du «respect» et de l'«impertinence» de Jésus face à la Torah. L'A. explique comment la «logique de l'amour» (p. 61) conduit Jésus à relativiser la Loi rituelle d'une part et à radicaliser d'autre part le commandement avec les *eh bien! moi je vous dis* des «antithèses». – Le chapitre 5, consacré aux «compagnons du Maître», montre que Jésus était tout le contraire d'un sectaire (ce qui l'éloigne des esséniens de Qumrân), car il s'adressait au peuple d'Israël dans son intégralité, et qu'«il n'a pas voulu l'Eglise», puisqu'«il souhaitait plutôt réformer Israël» (p. 88). – Le chapitre 6 est une fulgurante description du procès et de la mort de Jésus, des véritables griefs qui ont conduit à sa condamnation et des risques que l'homme de Nazareth ne pouvait ignorer en décidant de monter à Jérusalem. – Enfin, le chapitre 7, dont le thème est indispensable quoique souvent négligé dans les études historiques sur Jésus, conclut l'ouvrage en écho à l'introduction. Pour appréhender l'homme de Nazareth, le croyant doit s'effacer devant l'historien, mais face à l'expérience de Pâques, celui-ci se retire devant celui-là en concluant que «l'homme de Nazareth se dérobe devant la question de son identité» (p. 113). – En définitive, ce livre satisfait l'historien par sa richesse d'information, sa rigueur et sa finesse d'analyse. En s'achevant sur le mot «foi», comme clef à l'éénigme de l'identité de Jésus, il devrait apaiser les croyants qui redoutent ou refusent le verdict de l'historien et de sa science. Il pourrait même séduire les sceptiques puisqu'il dégage la logique qui a guidé la conversion de Jésus de Nazareth en Christ de la foi. – Trois remarques critiques pour terminer: a) L'A. n'aurait-il pas davantage contribué au dépassement de l'actuelle hypertrophie de Noël en traitant explicitement la question de la naissance et de l'enfance de Jésus? b) Je regrette que l'A. présente l'originalité de Jésus sur fond de légalisme pharisien ou qumranien (p. 73) sans rappeler vigoureusement que le judaïsme ne professe pas nécessairement une obéissance formelle à la Loi, pour preuve le courant prophétique, et surtout qu'il ne suffit pas d'être chrétien pour échapper au formalisme. c) Enfin, j'avoue avoir été légèrement agacé par les fréquentes briques de style oral parsemant les trois premiers chapitres (par exemple à propos de Lc 10,18-19 «Sentez-vous la bouffée d'excitation qui traverse Jésus (...)» (p. 45). Il n'empêche que cet opuscule surclasse bien des catéchismes et des heures de discussions sur la légitimité de la méthode historico-critique.

DANIEL MARGUERAT, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Genève, Labor et Fides, 1990, 220 p.

Il faut saluer la parution de cet ouvrage qui, face au décalage qui existe entre ce qui est admis dans les milieux spécialisés et ce qu'on imagine communément, se propose de mettre à disposition d'un large public les résultats récents de la science biblique néotestamentaire. Sans vouloir faire œuvre originale, l'A. offre au lecteur de faire un tour parmi les différentes approches de Dieu qui avaient cours chez les chrétiens des deux premières générations, telles qu'elles sont perçues dans la recherche actuelle. L'accent est donc mis d'emblée sur la pluralité. Il n'y a pas de discours uniforme, voire même unitaire sur Dieu dans le Nouveau Testament. Dieu se réfracte en une riche diversité d'images, de langages et de théologies. Il y a donc un deuil à faire de notre désir d'unité. Mais c'est aussi ce deuil qui nous ouvrira aux richesses de l'Ecriture et qui créera l'espace nécessaire au surgissement d'une parole vivante. Dans la première partie de l'ouvrage, l'A. présente divers langages à travers lesquels s'est transmise l'expérience de Dieu en Christ. Il s'attache ainsi aux paraboles, montrant en quoi elles sont un langage de changement, et aux récits de miracle, qui affichent une protestation et un espoir devant la puissance du mal; il aborde encore le langage du jugement, la manière de lire l'Ancien Testament et le recours au thème central de la résurrection. La deuxième partie livre au lecteur un panorama qui tient de l'esquisse d'une théologie du Nouveau Testament. L'A. passe en revue les projets théologiques d'une série d'auteurs: la théologie de la croix de Paul, ainsi que sa position à l'endroit de la femme, la théologie narrative des Synoptiques et le récit des Actes, les visions eschatologiques de l'Apocalypse, le tout débouchant, à un niveau d'herméneutique historique, sur un aperçu des différents rapports posés par Jésus, Paul, Luc et Jean entre l'Esprit et la parole. Il est certain que pour nombre de lecteurs le vœu exprimé par l'auteur se réalisera: l'Ecriture aura crû en même temps que ceux qui la lisent. Mais il est loisible de se demander si la pluralité découverte ne les laissera pas également un peu perplexes. L'accueil des diversités doit-il vraiment rester le dernier mot devant le Nouveau Testament? Ne devrait-il pas se prolonger pour nous dans une tâche de fidélité renouvelée, où, sous le signe du fragmentaire et du provisoire, nous aurions à retrouver, pour la redire à notre tour, *la parole dont chacun des témoins d'autrefois s'était voulu le reflet?*

MARC-ANDRÉ FREUDIGER

JEAN DELORME, *Au risque de la parole. Lire les évangiles*(Parole de Dieu), Paris, Seuil, 1991, 248 p.

Cet ouvrage présente une lecture sémiotique de Mc 1,40-45; 2,1-13; 5,21-43; Lc 1,46-55; 10,25-37 concise, claire et qui sait laisser transparaître les enjeux spirituels de ces textes pour le profit d'un large public. Personnellement, je regrette toutefois que cette initiation écarte à ce point les problèmes historiques et rédactionnels posés par les évangiles, car le lecteur n'est pas incité à concevoir le Nouveau Testament autrement que comme un corpus très harmonieux tel que l'accrédite une certaine tradition apologétique.

FRÉDÉRIC AMSLER